

Église, Évangile et salut du monde

Un groupe de chrétiens de la région Centre s'est récemment employé à diffuser un petit livre fait de trois conférences et de quelques commentaires et notes avec le titre : *Faire bouger l'Église catholique*. Sur quoi un autre groupe de chrétiens de Versailles m'a posé la question : *L'Église est-elle susceptible de bouger ? Sa tradition lui permet-elle le changement ? Devrait-elle, pourrait-elle changer de configuration, de constitution, sur quelles bases et dans quel but ?* Je vais essayer de répondre à ces questions. Je partirai pour cela de la situation présente de l'Église et de l'objectif que lui a fixé Vatican II par ces paroles : *C'est l'homme qu'il s'agit de sauver, la société humaine qu'il faut renouveler*. Ce préambule nous conduira à admettre la nécessité d'une ouverture de l'Église sur le monde.- Je remonterai alors au Nouveau Testament, et j'examinerai quel sens l'enseignement et la mort de Jésus donnent à la mission salutaire de l'Église d'annoncer l'Évangile au monde, un sens qui déborde de toutes parts son ministère sacerdotal. - Je reviendrai enfin à la situation présente, relue à la lumière de l'Évangile, et je remarquerai qu'elle impose à l'Église de changer son type de présence au monde pour mobiliser ses fidèles laïcs en vue de sauver l'homme en travaillant à renouveler la société humaine.

1. La situation présente de l'Église

Depuis des temps très anciens - ce qui ne veut quand même pas dire depuis ses origines - l'Église s'est présentée au monde comme la seule vraie religion du salut universel. Considérant la mort de Jésus comme un sacrifice offert à Dieu son père pour expier les péchés des hommes de tous les temps et pays, elle appelle les hommes à entrer dans la voie du salut par le baptême, elle s'est organisée pour leur porter les sacrements du pardon et le bénéfice du sacrifice du Christ par le ministère d'un sacerdoce consacré, elle invite ses fidèles à rendre à Dieu le culte qui lui est dû en justice en s'unissant à la prière des prêtres, elle s'est dotée de nombreuses congrégations religieuses d'hommes et de femmes dans le même but de réparation, et elle envoie des prêtres, religieux et religieuses partout dans le monde porter aux personnes de toutes origines et croyances l'Évangile et le salut du Christ. Dans ce type d'organisation religieuse, les seuls membres de l'Église efficacement actifs en vue du salut sont les ministres consacrés, à un niveau inférieur ceux et celles qui consacrent leur vie à la prière, à la pénitence ou à l'apostolat, mais les fidèles laïcs ne peuvent être, en tant que laïcs, que les bénéficiaires passifs du ministère sacerdotal, sous réserve de s'y associer par leurs prières, sacrifices et services.

Depuis le siècle précédent cependant, cette belle organisation n'inspirait plus la même confiance. Dans les pays évangélisés de longue date, l'indifférence religieuse et l'incroyance se répandaient avec les progrès du laïcisme et du sécularisme, les mœurs publiques échappaient à la tutelle de l'Église, qui mobilisa les fidèles laïcs pour reconquérir la société dans les rangs de l'Action Catholique, sans réussir à enrayer la déchristianisation des vieux pays chrétiens ; dans le reste du monde, on ne pouvait plus ignorer que, malgré l'implantation et la forte vitalité des Églises missionnaires, l'Évangile peinait à entamer la culture religieuse des populations autochtones, et les théologiens s'efforçaient d'expliquer que Dieu avait pu disposer d'autres voies de salut que le christianisme, ou ne manquait pas de faire bénéficier du salut du Christ les croyants d'autres religions. Le concile Vatican II entreprit de nouer des relations amicales avec les religions non chrétiennes en leur témoignant sa confiance que Dieu acheminait leurs croyants également vers la patrie céleste par des voies mystérieuses, mais sans les presser de se convertir au Christ sous peine de manquer leur salut éternel. Le concile s'adressa aussi aux 'hommes de ce temps', dont beaucoup étaient des baptisés qui ne fréquentaient plus l'Église, dans un langage nouveau, dépourvu des invectives envers les idées de la modernité dont étaient emplies les encycliques des papes du XIXe siècle ; saluant, au contraire, les 'valeurs' de l'humanisme

contemporain, Vatican II ne cachait pas ses craintes que notre monde, épris de progrès technique, de bien-être matériel et de culture marchande, ne perde le sens de la solidarité et de la fraternité et n'aille en se déshumanisant de plus en plus ; c'est dans ce sentiment que le concile prononçait les paroles que j'ai citées au début de cette causerie : *C'est l'homme qu'il s'agit de sauver, la société humaine qu'il faut renouveler*. Il ne s'agit évidemment pas ici du salut éternel prêché par l'Église et dont le ministère est confié aux prêtres, mais il ne s'agit pas non plus d'un salut étranger à l'esprit de l'Évangile, dont le concile ne cesse pas moins évidemment de s'inspirer dans tous ses propos. Voilà pourquoi ces paroles de Vatican II me paraissent ouvrir aux fidèles laïcs, et expressément à leur intention, un espace nouveau d'activité qui leur convient spécialement.

On sait, en effet, que l'une des particularités et des nouveautés de Vatican II est d'avoir parlé du 'peuple' des fidèles, des laïcs, d'en avoir fait une mention expresse à part des membres de la hiérarchie consacrée et des congrégations religieuses dans plusieurs documents d'une grande importance. Manifestement, le concile a eu le souci de sortir les laïcs de l'anonymat et de la passivité où ils étaient trop souvent confinés, et de les appeler non seulement à l'apostolat dans le monde comme il en était dans les beaux temps de l'Action Catholique, mais également à exercer des activités de nature spirituelle à l'intérieur de l'Église, à participer aux ministères des prêtres, et même à prendre part aux instances de réflexion et de décision partout où s'élaborent les activités pastorales. Il est certain que ces appels ont été entendus. Il est vrai cependant qu'ils ont aussi suscité des réactions de méfiance et des retours en arrière sous couleur de restauration des traditions de l'Église, notamment dans le domaine liturgique et ministériel. Il faut surtout noter que, un demi-siècle après la clôture de Vatican II, la situation religieuse n'a pas cessé de se dégrader et de provoquer l'Église à un nouveau mode d'implantation dans le monde, et c'est sur ce plan que les laïcs sont spécialement concernés.

En effet, après les espoirs soulevés par le concile, puis déçus, et après l'ébranlement de mai 68, les sorties de l'Église se sont multipliées ; les laïcs, qui avaient l'habitude d'une parole libre et responsable dans la société civile, et qui en étaient privés dans l'Église, sont partis et continuent à partir ; des femmes notamment, qui s'étaient élevées à des postes de responsabilité dans la société, et qui se voyaient traitées avec méfiance dans l'Église, s'en allaient ou se préparaient à le faire, tandis que les rangs du clergé se raréfiaient de plus en plus. Il devenait, il est devenu évident que l'Église n'a plus la capacité de remplir sa mission universelle de salut telle qu'elle l'avait comprise jusqu'ici, elle doit maintenant la comprendre autrement et se disposer à la remplir d'une autre façon.

En donnant comme motif de convocation du concile le besoin d'une ouverture -au monde, Jean XXIII avait eu l'intuition que l'Église faisait face à un monde tout nouveau, qu'il s'agisse de l'Occident anciennement baptisé ou des autres continents plus récemment ou à peine évangélisés, qu'elle et ce monde ne parlaient pas ou ne parlaient plus le même langage, n'avaient pas ou n'avaient plus le même sens de l'homme, pas simplement parce que le monde contemporain n'était plus en Europe ou n'avait jamais été ailleurs majoritairement chrétien, mais parce qu'il ne se définit plus nulle part comme un monde religieux, pourvu d'un sens religieux de l'homme et de la société, ce monde est désormais rebelle à toute transcendance, refermé sur sa finitude, uniquement soucieux des fins temporelles et des biens matériels. C'est pourquoi le concile jugeait ce monde en voie de se déshumaniser, en danger de se perdre, et pressait les chrétiens de se porter à son secours, de l'aider, non expressément à se convertir au Christ, mais avant tout à retrouver le sens de la dignité humaine et de ce qui lui est dû. Il invitait tout particulièrement les chrétiens laïcs à s'investir dans ce service apostolique, eux qui vivent au contact immédiat de ce monde, parlent le même langage, sont aux prises avec les mêmes besoins et les mêmes problèmes, et il leur rappelait à cet effet que tous les fidèles participent de la vocation prophétique du Christ, de sa dignité royale et de sa fonction sacerdotale.

On sait que Vatican II s'était profondément divisé sur cette question de l'ouverture au monde, qui est toujours, cinquante ans après le concile, au cœur du conflit de ses interprétations. L'enjeu en est grave : si l'Église se replie sur sa tradition historique, elle ne peut plus prétendre

effectivement à une mission universelle de salut, si ce n'est sur un plan mystique, elle ne sera plus qu'une religion particulière parmi d'autres, une secte, un refuge offert à ce qu'il reste de religiosité chez nos contemporains ; si elle s'engage, par contre, dans des voies d'évangélisation résolument nouvelles, elle sauvera sa vocation à l'universel, mais ne pourra l'accomplir qu'au prix d'un nouveau mode d'implantation dans le monde et d'un changement de sa configuration hiérarchique. Un tel changement est-il envisageable ? Une réponse autorisée à cette question ne peut être cherchée que dans le Nouveau Testament, dans la manière dont Jésus a compris sa propre mission, puis l'a confiée à ses apôtres, et dans la façon dont ceux-ci l'ont reçue et mise à exécution, puis l'ont transmise à leur tour. Voilà ce que nous devons examiner avant de chercher à appliquer la réponse à notre situation.

2. L'Évangile et l'ouverture au monde

Or, quand on revient au Nouveau Testament, il doit paraître évident que l'Église n'est la religion du salut universel que pour autant qu'elle annonce l'Évangile, car Jésus n'a pas fondé d'église ni de religion autrement qu'en annonçant l'Évangile et il n'est devenu le Sauveur du monde qu'en témoignant sur la croix de sa mission d'Envoyé de Dieu. Jésus, en effet, s'est toujours présenté au peuple juif comme celui qui vient inaugurer le Royaume de Dieu annoncé par les prophètes, rassembler et restaurer la descendance d'Abraham et l'héritage de David comme Dieu l'avait promis au peuple hébreu depuis les temps anciens, il n'a jamais destitué le culte du Temple ni la Loi de Moïse ni manifesté sa volonté de les remplacer l'un et l'autre par quelque autre législation ou institution destinée à durer jusqu'à la fin du temps ; s'il a parlé, une seule fois, de fonder son Église sur Pierre, il s'agissait de celle des derniers jours, de la Jérusalem spirituelle qui devait descendre du ciel pour rassembler les élus destinés à entrer dans le Royaume de Dieu ; Jésus, enfin, même s'il a prévu et annoncé sa mort, n'a jamais manifesté la conscience d'avoir été choisi par Dieu comme victime destinée à expier les péchés de tous les hommes, et, s'il ne s'est pas dérobé à la mort sur la croix, c'est seulement pour témoigner jusqu'au bout qu'il était l'ultime envoyé du Père à son peuple.

Les Apôtres, il est vrai, ont proclamé le caractère salutaire et sacrificiel de la mort de Jésus peu après sa résurrection, parce que la tradition juive liait le pardon des péchés à l'expiation par le sang d'une victime, et avant tout parce qu'ils ont cru que Dieu, en ressuscitant Jésus, avait remplacé l'ancienne Alliance de Dieu avec le peuple hébreu par une Alliance nouvelle, définitive et universelle, fondée sur l'obéissance de Jésus à sa mission évangélique. Cependant ils ne comprirent pas tout de suite qu'ils étaient devenus les instituteurs d'une religion nouvelle, puisqu'ils continuaient à fréquenter le Temple et à obéir à la Loi de Moïse, et leurs successeurs à la tête de l'Église ne la dotèrent que tardivement (au début du III^e siècle) d'une institution sacerdotale, conçue sur le modèle du judaïsme ancien, et de rites sacramentels auxquels fut transférée la vertu de procurer le salut jusque-là attachée à la seule profession de la foi au Christ sous le signe du baptême.

L'historien Paul Veyne a écrit que le christianisme devait son accès à l'universalité à la bienveillance des empereurs romains qui l'élevèrent à la dignité de religion d'Empire. Ce n'est pas faux, mais trop vite dit. Il avait d'abord fallu que la foi chrétienne attire leur attention parce qu'elle s'était déjà répandue dans toutes les sphères de la société jusqu'aux plus élevées, et elle le devait au fait d'être libre de toute attache à un peuple, une race, une tradition, ou une classe sociale et de relever de la seule liberté individuelle. Née hors religion, sortie d'un accident de l'histoire, la nouvelle foi ne pouvait regrouper que des convertis, qui s'étaient d'eux-mêmes arrachés à la religion de leurs ancêtres, de leur parenté ou de leur groupe social, et des chrétiens du II^e siècle aimaient dire qu'ils n'avaient nulle part de cité permanente et que toute contrée leur tenait lieu de patrie. Voilà ce qui faisait la séduction du christianisme à une époque et dans des milieux où soufflait une aspiration à l'universalité, à l'*humanitas*, ce qui le rendait apte à transcender les particularismes culturels, à désarmer les querelles héritées du passé, à unifier les diverses

provinces de l'Empire, à pacifier les peuples récemment conquis ou désireux de bénéficier de la civilisation romaine. Il est donc juste de dire que le christianisme était potentiellement universel par ses origines, qu'il avait conscience de porter le salut à quiconque se convertissait au Christ, et qu'il devait cette capacité et cette vocation à la mission évangélique qui le propulsait à travers le monde.

Jésus, en effet, n'avait pas manqué de tracer à ses disciples une voie de salut, celle qui les conduirait au Royaume de Dieu : son Évangile, Bonne Nouvelle en ce qu'elle leur annonçait le salut qui venait à eux, le vrai salut de l'humanité, un salut facilement accessible à tous les hommes, qui ne consistait pas à détruire quelque chose de leur patrimoine pour en faire don à Dieu, mais à se comporter en hommes véritables, à s'aider mutuellement à vivre leur vie humaine et à croître en humanité, à se porter secours les uns aux autres, à se faire les serviteurs les uns des autres, à s'aimer comme des frères, et d'abord à se pardonner les offenses dont ils se rendent coupables les uns envers les autres, à effacer réciproquement leurs dettes. Le point spécifique, proprement inouï, de ce programme de salut que Jésus enseignait de la part de Dieu, c'est que Dieu ne réclamait rien pour lui-même, ni don coûteux ni honneur prestigieux ni réparation des fautes commises à son égard, rien d'autre que d'avoir souci les uns des autres comme Dieu est perpétuellement en souci de nous, car Dieu aime les hommes, même ceux qui ne lui obéissent pas, il veut que nous soyons pleinement vivants, il ne nous demande rien que de s'aimer comme il nous aime. Dans cet enseignement du salut, Dieu se révélait tout autre que les hommes le concevaient et autre même que la tradition religieuse d'Israël ne l'avait compris : il ne cherchait pas à dominer les hommes, à leur imposer ses ordres, à recevoir les hommages d'un peuple qui lui appartiendrait en propre, il se révélait comme un père, le Père commun de tous les hommes et il attendait d'eux que tous se tiennent mutuellement pour frères les uns des autres.

C'était cependant un salut exigeant, puisque chacun devait vivre dans le souci constant de son frère, ne pas se préoccuper de ses intérêts propres, mais du bien d'autrui, ne pas aimer les autres pour être aimé et servi en retour, mais de façon désintéressée, se dépouiller de toute ambition pour se vouer au service des autres, des plus humbles, de ceux dont il n'y a rien à attendre, même au risque de tout perdre, car il n'y a pas de plus grand amour, disait Jésus en se donnant lui-même en exemple, que de donner sa vie pour ceux qu'on aime. De fait, il se mettait en danger en enseignant le salut de cette façon, car, ne donnant pas la première place aux observances du Temple ni aux préceptes de la Loi, il déstabilisait l'institution religieuse, et les prêtres et les légistes l'accusaient de blasphème ; il allait jusqu'à dire que les prostituées et les pécheurs seraient admis aux premières places dans le Royaume de Dieu et devanceraient les plus zélés observateurs de la Loi, et même que des païens y entreraient tandis que des enfants d'Abraham en seraient exclus. Prévoyant que ces paroles causeraient sa perte, il s'identifiait aux exclus de toutes sortes et il disait que quiconque aurait pitié de ceux qui souffrent entrerait dans son Royaume sans l'avoir jamais connu, alors que d'autres qui se réclameraient de son nom resteraient à la porte parce qu'ils ne l'auront pas reconnu dans l'un des exclus. C'est pourquoi ses apôtres, voyant que Dieu avait rappelé Jésus à la vie, à sa propre vie divine, après qu'il eut subi la mort d'un blasphémateur, comprirent que Dieu se tenait auprès de lui sur la croix, accueillant sa mort comme un sacrifice qui effaçait -les péchés de tous les hommes, pourvu qu'ils sachent vivre à l'exemple de Jésus en se faisant les serviteurs des plus petits de leurs frères.

Soulignons encore le caractère profondément humanisant de ce salut. Saint Paul considère la mort de Jésus comme un événement créateur, qui préserve la création du danger mortel que lui fait courir l'amour-propre des hommes, qui est le refus du don et du pardon : *Si quelqu'un est en Christ, il est une nouvelle créature. Le monde ancien est passé, voici qu'une réalité nouvelle est là. (...) Car c'était Dieu qui en Christ se réconciliait le monde avec lui-même, ne mettant pas leurs fautes au compte des hommes et mettant en nous la parole de réconciliation*¹. L'égoïsme est, en effet, le refus de se devoir aux autres, de leur devoir quoi que ce soit, la volonté au contraire de se servir avant tous les

¹ 2 Cor 5,17-19.

autres, de se servir d'eux et même de les dépouiller pour accroître ses propres biens ; c'est aussi le refus de reconnaître ses torts envers les autres et tout autant le refus de les tenir quittes de leurs torts envers nous. À la limite, c'est l'acceptation de donner la mort pour sauver sa vie : c'est l'antithèse de l'enseignement et de l'exemple de Jésus. C'est le refus de la condition humaine telle que la présente la Bible en disant que Dieu a créé l'homme à son image, en sorte que tous portent la même marque de fabrique, doivent l'existence au même acte d'amour paternel, partagent la même image du Dieu unique. C'est pourquoi Jésus exprimera son testament en disant à son Père au sujet de ses disciples actuels et futurs : *Que tous soient un comme toi, Père, tu es en moi et que je suis en toi, qu'ils soient en nous eux aussi, afin que le monde croie que tu m'as envoyé*². Dieu met sa gloire à sauver l'humanité telle qu'il l'a créée, en la ramenant à l'unité d'une communauté fraternelle, condition pour que sa vie soit en nous, et c'est le motif pour lequel Jésus a ramené le salut au commandement nouveau de s'aimer les uns les autres comme il nous a aimés³. On peut donc dire qu'il a désacralisé le salut, auparavant lié à des rites religieux, mais en le spiritualisant et non en le naturalisant.

Ainsi l'ont compris les apôtres, qui ont centré leur mission sur l'annonce de l'Évangile et celle-ci sur la charité fraternelle, par laquelle les chrétiens forment un seul corps en Christ, dit Paul⁴, car l'amour vient de Dieu, explique Jean⁵. Aussi les chrétiens n'eurent-ils longtemps, pour célébrer leur foi au Christ, pas d'autre rite que le partage du pain eucharistique au cours d'un repas fraternel ; plus tard, séparés des juifs, ils devront organiser leur propre culte en se réunissant autour d'un autel pour y célébrer le mémorial eucharistique, confié à des ministres spécialement consacrés à cet effet, et le christianisme prendra de plus en plus les dehors d'une religion rituelle et codifiée, mais l'Église continuera à se considérer comme le corps du Christ, dont les membres sont unis par l'amour que déverse en eux l'Esprit du Christ.

3. Laïcat chrétien et salut du monde

L'Église s'était donc légitimement constituée en religion pour porter l'Évangile à un monde traditionnellement et majoritairement religieux, c'est-à-dire fait de sociétés dont le lien social était fortifié et sacralisé par sa référence à un principe divin fondateur et fédérateur dont le culte s'imposait à tous les membres du groupe. Mais le monde contemporain est presque partout sorti de religion ou en voie de s'en émanciper, parce que les sociétés modernes, émergeant de leurs origines patriarcales, n'éprouvent plus le besoin d'un lien religieux pour s'unir, se fortifier et perdurer. Et aussi parce que les croyances religieuses se perdent, mais elles s'effondrent avec le socle commun sur lequel elles reposaient, du fait qu'elles n'étaient pas vivifiées par le dynamisme d'une foi personnelle. Voilà aussi pourquoi la société occidentale ne s'intéresse pas à reconstituer le clergé : elle n'éprouve plus le besoin de se reproduire sur le modèle de son passé religieux. L'Église ne peut donc plus se prétendre l'unique et nécessaire religion du salut universel : elle n'en a plus les moyens, à supposer qu'elle en ait disposé dans le passé. Il ne s'ensuit pas qu'elle soit condamnée à disparaître ni déchargée de toute responsabilité dans l'ordre du salut : d'abord elle doit toujours subvenir aux légitimes besoins religieux de ses fidèles, et elle a surtout et toujours autorité et mission de porter au monde entier la source suprême et unique du salut, qui est l'Évangile du Christ, mais elle doit pour cela s'organiser autrement que pour une finalité exclusivement religieuse, et c'est ici qu'intervient le rôle du laïcat mis en lumière par Vatican II. Avant d'en parler toutefois, je reviendrai sur le mot d'ordre du concile : *C'est l'homme qu'il s'agit de sauver, la société humaine qu'il faut renouveler*.

² Jn 17,21.

³ Jn 13,34.

⁴ Rom., 12, 4.

⁵ 1 Jn, 4, 7.

Cette consigne d'ouverture au monde est énoncée dans le dernier document du concile, *Gaudium et Spes*, alors qu'il y réfléchissait depuis sa convocation : c'est dire son importance. Que la méfiance envers Vatican II soit concentrée sur ce document ne peut que souligner à quel point il est représentatif de son esprit et de ses buts. Le concile était bien conscient de l'irréductible nouveauté du monde auquel il s'adressait et de l'obligation de lui porter un message de salut dans un langage tout différent de celui du passé. Parce que ce langage l'amenait à situer le salut de l'homme sur le terrain des réalités politiques, économiques, sociologiques, culturelles, etc., le concile a été accusé de verser dans un humanisme naturaliste, comme si le salut n'avait rien à voir avec les réalités auxquelles les hommes s'affrontent dans le quotidien de l'existence et à cause desquelles ils s'affrontent entre eux jusqu'à se déchirer, se voler, se faire la guerre. Mais, quand le concile enseigne que, pour 'sauver' l'homme, il faut le ramener à sa vocation de fraternité universelle et, pour cela, lui rappeler 'le germe divin déposé en lui', personne ne devrait douter qu'il parle de l'amour comme d'un don divin, le don par excellence du Dieu qui est amour, ainsi qu'en parlaient Jésus et les apôtres, d'une grâce déposée dans notre nature par son Créateur mais qui excède ses seules forces. Or, pour réveiller, entretenir, réparer, fortifier, décupler cet amour qui vient de Dieu, il importe que le message évangélique de l'amour soit porté aux hommes depuis le sein de l'Église où cet amour a sa source, qui est l'Esprit du Christ, lui-même porteur de la vie éternelle acquise par la mort de Jésus au bénéfice de tous ses frères. Aussi quand les chrétiens, mus par l'Esprit de Jésus, cherchent à soulager les misères qu'ils voient autour d'eux et interpellent leurs concitoyens, même incroyants, et les pressent de s'entraider pour remédier à tous ces maux, leur charité porte l'Esprit de Jésus dans le cœur des personnes à qui ils s'adressent, ranime en elles la grâce de l'amour créateur, et réoriente leur volonté, et les relations qu'ils entretiennent les uns avec les autres, vers la fin bienheureuse et éternelle voulue par Dieu de tout temps pour le bien et le salut des hommes, en sorte que le salut évangélique, de proche en proche, se répand jusqu'aux extrémités du monde humain, conformément à la mission confiée par Jésus à ses apôtres. - C'est ici que se dévoile la vocation propre au laïc, ici se produit, doit se produire un retournement de la constitution sur laquelle l'Église s'est fondée et de la configuration qu'elle présente au monde.

Dans un monde et en des temps encore entièrement régis par la religion, l'Église s'était fondée sur le principe d'une hiérarchie sacerdotale qui retournait ses fidèles, et quiconque venait à elle du dehors, vers le ciel où sa tête, le Christ, unique souverain prêtre, offre éternellement à Dieu le sacrifice qui sauve le monde. Mais aujourd'hui, sous des cieux et en des jours nouveaux, émancipés de la religion, l'Église se présente ou doit se présenter comme un peuple entièrement sacerdotal, corps transhistorique du Christ, où les hommes de tous pays et de toutes cultures peuvent contempler et recueillir le germe divin de la fraternité universelle qui les rassemble dans l'héritage du même Père. Il ne s'ensuit pas que la hiérarchie sacerdotale, privée de rôle, n'ait plus qu'à disparaître : elle reste le canal qui rattache l'Église au Christ et ressource en lui en tout temps la vitalité de sa mission évangélique, mais la hiérarchie est mue par le dépouillement du Christ en croix à renoncer au monopole qu'elle exerçait et à mettre en valeur et en exercice les médiations dont participent tous les membres du corps du Christ.

Je ne prétends pas savoir comment pourrait se faire ce retournement, ni sous quelle initiative, venue d'en haut ou d'en bas, ni quelle figure prendrait l'Église au terme de ce revirement. Je souhaite que la hiérarchie catholique soit la première à encourager ses fidèles laïcs, les femmes au même titre que les hommes, à prendre une parole publique dans l'Église et à exercer des responsabilités dans son gouvernement ; ce souhait n'a rien de révolutionnaire, puisque c'est ainsi que l'Église a fait ses débuts dans le monde, comme en témoignent les écrits apostoliques, et nul ne devrait douter qu'elle ne tardera guère à perdre la plupart des laïcs qui lui sont restés fidèles si elle s'obstine à les traiter en perpétuels mineurs. Cela dit, je ne crois pas que la hiérarchie soit prête à un minimum d'aménagements démocratiques et je souhaite que les laïcs prennent leur liberté sans attendre, en restant le plus possible en communion avec elle, pour se réunir en petites communautés missionnaires et évangéliques, pour étudier, méditer et célébrer

l'Évangile entre eux, conscients de former un royaume de prêtres sanctifiés par l'Esprit, et pour examiner avec d'autres personnes, chrétiennes, croyantes ou non, sur quels points la société où elles vivent est le plus en rupture de fraternité universelle et quels remèdes, inspirés par l'Évangile, pourraient être appliqués à ces divers maux.

Quelles seraient la signification et la portée de tels changements ? La signification serait d'abord de réunir les chrétiens qui le veulent pour écouter l'Évangile et chercher à le mettre en pratique, comme jadis Jésus rassemblait ses disciples autour de lui dans les villes et les villages où il se rendait pour les rencontrer dans leurs lieux de vie afin que sa parole les aide à vivre leur vie de chaque jour. Ainsi les chrétiens se donneraient-ils rendez-vous dans des lieux qui ne seraient pas spécifiquement religieux, des lieux de débats et de réflexions, des lieux ouverts sur le monde, où viendraient discuter avec eux des gens qui ne se donnent pas pour chrétiens ni croyants, et qui se posent cependant des questions qui mettent en cause le sens de l'homme et de la vie, et les chrétiens leur diraient comment ils abordent les mêmes problèmes en interrogeant l'Évangile de Jésus. Quant à la portée de ces changements, elle serait peut-être de stopper l'hémorragie de notre Église, en montrant au monde à quel point elle se préoccupe de son avenir.

Si les fidèles laïcs prenaient de telles initiatives un peu partout, et si celles-ci étaient tolérées, approuvées, encouragées par les évêques en divers endroits, alors l'Église catholique perdrait sa figure de religion anti-moderne, enfermée dans ses traditions passéistes, indifférente à l'avenir du monde, uniquement préoccupée de biens spirituels, elle se montrerait comme une puissance culturelle utile à la société, une force de progrès en humanité, elle ouvrirait une voie praticable vers l'unité des Églises chrétiennes, un chemin de paix entre les religions qui ont si souvent conduit les peuples à la guerre. Qu'est-ce que l'Église y perdrait ? Un peu de sa figure religieuse ? Oui, si on l'identifie au visage qu'elle avait pris dans les siècles récents en s'opposant avec tant de force à la modernité. Mais dans un passé plus lointain, elle avait la même figure de mondanité que les sociétés politiques où elle était incrustée, et, si on remonte à ses origines, elle ne ferait que retrouver des traits plus conformes à ceux que l'Évangile lui avait façonnés dans les temps apostoliques.

Ou dira-t-on qu'il est utopique et idéaliste de ramener l'Église à l'Évangile ? Que dire alors de l'annonce du Royaume de Dieu par Jésus ? Qui ne se rend compte aujourd'hui des changements radicaux auxquels l'humanité devra se résoudre tôt ou tard si elle veut survivre aux cataclysmes que prépare l'avidité égoïste des peuples ? L'Évangile montre le chemin d'un avenir vraiment humain. Et il provoque l'Église à ouvrir ce chemin aux hommes de bonne volonté.